

Depuis ce jour, le colonel W*** et Young furent les amis les plus sincères et les plus intimes des cercles de Londres.

A. D.

Réminiscence.

Le clocher qui sonne et le clocher qui fume.

Cette petite anecdote que nous offrons au lecteur ne nous a pas été personnelle. Cependant, revêtu de l'autorité du témoin lui-même et militant à sa manière en faveur de la vérité, elle ne sera pas déplacée dans nos colonnes, ni sans intérêt pour le lecteur sérieux. Voilà pourquoi nous osons la lui présenter.

Nous laissons parler le fortuné voyageur.

C'était au mois de juin 186... J'étais dans la rue de Rennes, à Paris, et je pressais le pas pour arriver à temps à la gare du chemin de fer de Versailles. En me pressant j'avais dépassé deux ouvriers auxquels je n'avais pas d'abord fait attention, et qui suivaient la même direction que moi, mais d'un pas moins précipité.

L'un portait une blouse, l'autre était revêtu d'un de ces habits bourgeois qui sont encore des vêtements de travail, mais qui indiquent un ouvrier d'un rang plus élevé, ou appartenant à une profession semi-libérale.

Tous deux parlaient à haute voix, mais la blouse avait le verbe bien moins haut que le paletot. Je ne saurais dire de quoi ils parlaient si une exclamation du paletot ne m'avait tout à coup frappé et fait ralentir le pas.

—Tiens, disait le paletot à la blouse, vois-tu ces deux clochers ?

Je regardai immédiatement autour de moi, mais je ne vis que le clocher d'une petite église. Cependant l'acclamation de l'ouvrier en paletot me fit regarder plus attentivement, et j'entendis plus facilement la suite.

—Eh bien ! disait le paletot, voilà le clocher de l'industrie et le clocher de l'impuissance ! Je compris, car à quelque distance de la chapelle, et plus haut que son clocher, s'élevait une orgueilleuse cheminée à vapeur. Le paletot parlait toujours.

—Voilà, poursuivait-il, le clocher de la production et le clocher de la consommation.

La blouse sourit. Le paletot s'échauffait : —Et vois-tu, c'est là le signe de notre époque. L'industrie, le progrès écrasent toutes ces vieilleries qui ne sont plus bonnes que pour les vieilles femmes et les petits enfants. L'homme est maître maintenant, il est émancipé ; c'est lui qui est son dieu, et la cheminée à vapeur a détroné le clocher.

La blouse approuvait sans trop comprendre ; le paletot ne comprenait peut-être pas davantage, mais il savait sa leçon par cœur et donnait avec assez de prétention ces belles phrases qui sont l'éducation de beaucoup des habitudes d'estaminet.

J'étais résolu d'intervenir si j'en trouvais l'occasion. Le paletot ne tarda pas à me l'offrir. Il vit que j'écoutais, il s'avavança vers moi, et je vis le moment où il allait peut-être me dire quelque chose de peu agréable, au sujet de ma curiosité, lorsque je le prévins en disant :

—Vous préférerez donc, monsieur, le clocher qui fume au clocher qui sonne ?

—Parbleu !

—Pourriez-vous me dire pourquoi ?

—Pourquoi ? C'est bien clair. À quoi sert votre clocher, qui sonne ? Qu'est-ce qu'elle fait venir dans cette misérable cabane ? des enfants, des vieilles dévotes, quelques femmes qui viennent là pour être vues, quelques fanéants, et des prêtres qui spéculent sur la crédulité publique pour vivre à ne rien faire. Au lieu que cette magnifique cheminée qui s'élève fièrement dans l'air, et qui lance des flots de fumée noire, elle est le signe de l'activité humaine, de la puissance de l'homme et du progrès de l'humanité. Grâce à cette cheminée, l'industrie marche, le commerce s'étend, des millions de bras sont employés et le bien-être se répand partout. Voilà la différence des deux clochers, comme je le disais à mon camarade : le clocher de l'église, c'est le clocher de l'impuissance ; la cheminée de l'usine, c'est le clocher de la production.

Il n'y avait pas moyen d'arrêter mon homme ; je le laissai aller. Quand il eut enfin débité toute sa leçon, je pris la parole à mon tour.

—Cher Monsieur, dis-je à l'ouvrier en paletot, permettez-moi de penser autrement que vous. Non certes que je méprise l'industrie et les progrès de notre temps. Mais d'abord je prétends que sans le clocher la cheminée à vapeur n'existerait pas.

—Comment cela ?

—Et que sans le clocher, la cheminée ne pourrait continuer d'exister.

—C'est fort !

—Si vous voulez bien m'écouter, je tâcherai de prouver ce que j'avance.

Je dois rendre cette justice à l'ouvrier parisien : il peut être égaré, mais il est loyal. Si j'avais eu affaire à quelque bourgeois frotté de science à la Voltaïre, mon interlocuteur eût fait une pirouette et serait parti en ricanant. J'avais affaire à un ouvrier qui peut être trompé, mais qui ne demande pas mieux que d'être éclairé. Le travail assainit l'âme ; l'homme qui travaille peut être ignorant, il n'est pas de mauvaise foi. Et c'est pourquoi les sophistes qui veulent séduire le peuple, afin de l'exploiter plus facilement, lui inspirent la haine du prêtre et des bourgeois chrétiens ; ils savent bien qu'ils ne peuvent asseoir leur succès que sur les préjugés, et ils s'efforcent de montrer au peuple des ennemis dans ceux qui sont seuls ses véritables amis.

L'ouvrier en blouse, bonne figure de travailleur, sembla me regarder d'un air de reconnaissance. Le paletot m'écouta avec la plus grande attention. Voilà à peu près ce que je dis :

—Avez-vous, mes amis, fait attention à un fait qui est vraiment frappant ? Quels sont les peuples qui font progresser la science et l'industrie ? Sont-ce les Turcs, les Chinois, les Arabes ? Non ; ce sont les peuples chrétiens qui sont à la tête du mouvement industriel et scientifique, c'est chez les peuples chrétiens que fleurissent la science, l'industrie et le commerce. D'où cela vient-il ? Qui est-ce qui a transformé l'esclave en ouvrier et citoyen libre ? Qui est-ce qui a fait disparaître la tyrannie et l'oppression ? Qui est-ce qui a défriché l'Europe ravagée par les barbares ? Qui est-ce qui a versé sur la terre cette masse de vérités morales et intellectuelles, qui, en élevant le niveau des esprits, a rendu possibles les merveilles découvertes des temps modernes ? Qui est-ce, mes amis ? N'est-ce pas le Christianisme ? Ne sont-ce pas les moines et les saints, et ces prêtres qui passent encore leur vie à enseigner l'enfance à combattre les vices, si contrairement à la prospérité même matérielle, à prêcher les vertus, sans lesquelles les progrès matériels ne peuvent mener qu'aux abîmes ? Et où donc ces prêtres, ces moines, ces religieux, ces riches qui se dévouent au service des pauvres, où puisent-ils leur dévouement, si ce n'est dans leur foi, dans cette foi au Christ, qui s'alimente dans les églises, au pied de l'autel, à l'ombre du confessional, près de ces clochers que vous avez vraiment tort de mépriser.

(à continuer.)

Un corniste avait produit avec son instrument un son des plus étranges.

—Qu'est-ce qu'il fait donc là ? demanda Mme B...

—Ne faites pas attention, répondit Vivier, il a un dérangement de cor !

Conditions de ce Journal.

L'Abuille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abuille.

Agents : à la petite salle, M. T. Mercier ; chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Conet ; à St-Anne, M. G. Goudreau ; à Sorel, M. O. Beland ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à St-Thérèse, M. J. Lord ; à Chicoutimi, M. E. Gagnon ; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin ; à Rimonski, M. J. Rioux ; à l'Assomption, M. A. Marsolet ; au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.